Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.
Pour Paris :
Trois mois. . . . . 1 fr. 25
Six mois. 2 50
Un an . . . . 5 »
On s'abonne à la librairie de BLOSSE, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :
Trois mois . . . . 2 fr. 50 c.
Six mois . . . . 5 »
Un an . . . . 10 »
On s'abonne, pour l'Étranger, chez FRANCK, successeur de BROCKHAUS, à Paris et à Leipzig.

LA POLOGNE s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.
N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie FRANCK, à Leipzig.

2e Année. — Numéro 20. — 7 Octobre 1849.

De l'extradition des réfugiés hongro-polonais et des résultats d'une intervention anglo-française en Turquie.

Il n'est bruit en ce moment dans toute l'Europe que de la généreuse ténacité avec laquelle le cabinet ottoman refuse à l'Autriche et à la Russie l'extradition des réfugiés hongrois. Promesses séduisantes, extrêmes menaces, tout a été inutile. Les instances du prince Radzivill et autres envoyés extraordinaires des deux cours alliées, n'ont pas mieux réussi que les notes impérieuses de leurs ambassadeurs ordinaires, Sturmer et Titof. Les tentatives des agents subalternes, tels que le consul russe de Belgrade, Levchin, pour opérer un enlèvement quasi furtif de leurs victimes, ont également échoué. Le pacha de Vidin a dû par ordre suprême faire escorter Kossuth, Dembinski, Bem, encore malade de ses blessures, et tous ses illustres hôtes hongro-polonais, jusqu'à Constantinople, où ils ont été, dit-on, immédiatement reçus à bord des vaisseaux britanniques. Il était trop juste qu'on n'allât pas jusqu'à livrer de si nobles vies aux potences de Haynau et aux cachots de glace de la Sibérie. La monstruosité d'une pareille exigence devait révolter tout le monde. Lord Stratford Canning, au nom de l'Angleterre, a soutenu de toute son énergie le fier refus du sultan. Le général Aupick lui-même, malgré son manque d'instructions, n'a pu s'empêcher d'exprimer, lui aussi, son indignation au nom de la France contre la demande sauvage des deux cours.

Maintenant à quoi vont se décider les deux cabinets de Londres et de Paris dans le cas d'une guerre austro-russe contre la Porte? Leur devoir est tout tracé : une lutte à frais communs pour repousser de l'Orient l'invasion austro-russe, aurait pour elle l'opinion de tous les partis, même des conservateurs. Cette guerre sacrée aurait, même aux yeux des plus égoïstes, l'avantage de déverser loin de nous l'orage qui de plus en plus s'approche de nos frontières. L'Europe libérale, d'ailleurs, ne retrouvera jamais une plus belle occasion de résoudre en sa faveur ce problème terrible qu'on appelle la question d'Orient, et de forcer la Russie à ajourner pour un autre siècle l'exécution définitive du testament de Pierre le Grand. Ce serait pour notre gouvernement surtout un moyen providentiel de se réhabiliter aux yeux du monde, et d'effacer la honte de sa conduite depuis deux ans, vis-à-vis des Italiens, des Polonais et des Hongrois. Aussi la presse française est-elle unanime sous ce rapport. Le *Journal des Débats* lui-même ne tarit pas d'éloges sur la magnanimité du sultan et de ses ministres ; et il demande sans détour que la France ne les laisse pas *tout seuls défendre en ce monde la cause de l'honneur et de l'humanité, et les principes sacrés du droit des gens.* En effet, il n'est pas hors de propos de constater dans quel moment le ministère turc a déployé tant de généreux courage. C'est au moment où tous les cabinets de l'Europe *civilisée* se prosternent lâchement aux pieds de l'autocrate, que les prétendus *barbares* de Stanbol donnent à l'Europe une telle leçon d'humanité et de respect des vaincus ; et qu'en dépit des conséquences qui pourront être terribles pour

eux, ils se refusent à commettre un crime pour lequel ils auraient eu sans peine les autres cabinets du continent comme complices.

Si la France a été constamment et sous tous les règnes, depuis François Ier, l'alliée naturelle de la Turquie contre l'envahissante Autriche, d'une autre part, l'Angleterre a aussi, elle, depuis longtemps, un intérêt vital à soutenir la Porte contre la Russie. Aussi voyez avec quelle violence les journaux anglais de toutes les couleurs embrassent la cause du Sultan. Le *Daily-News* s'élève avec un souverain mépris contre les prétentions de *leurs majestés* de Vienne et de Pétersbourg, qui ne sont à ses yeux que des bourreaux couronnés et qui font un acte infâme en menaçant des horreurs de la guerre une nation indépendante et amie, parce qu'elle les empêche de tremper leurs mains dans le sang des proscrits hongro-polonais. Le *Daily* nous peint ces empereurs acharnés comme des oiseaux de proie à leur curée de sang; il nous les montre préoccupés de l'unique pensée de faire agir incessamment l'échafaud, sous prétexte de rétablir l'ordre, et faisant galoper leurs chambellans sur les routes de Pest et de Constantinople, comme des bouchers sur le chemin de l'abattoir, pour aller chercher de nouvelles têtes.—Prenant la question au point de vue diplomatique, le *Globe*, organe indirect de lord Palmerston, déclare arbitraire et injuste la demande d'extradition des proscrits de Vidin ; il approuve hautement le refus du divan, et conclut comme il suit : « Voir dans ce refus un motif de rupture, ce serait annoncer au monde que les deux empereurs ne reconnaissent plus la Turquie comme une puissance indépendante. Or, l'intégrité de la Turquie est une des bases les plus indispensables de l'équilibre européen. » L'*Examiner* tient le même langage : « Si la menace de rupture entre la Porte et la Russie devenait sérieuse, dit-il, il serait du devoir le plus impérieux de notre cabinet de manifester sa pleine approbation pour la conduite du sultan, à moins que nous ne soyons décidés à laisser la Russie se faire une satrapie de plus avec un empire dont l'existence intéresse au plus haut point notre prospérité et commerciale et politique. » Le *Times* constate avec joie que la demande féroce des ministres austro-russes, par rapport aux réfugiés hongrois, a fait baisser à Londres les fonds de Russie, et surtout le nouvel emprunt d'Autriche.

Enfin le *Sun* résume la situation par les réflexions suivantes : « Lord Palmerston n'a plus aucun prétexte pour temporiser. Les choses en sont venues au point que son devoir est d'agir, et d'agir avec promptitude. Si le cabinet agit avec franchise et force, nous pouvons voir encore la consolidation de l'indépendance en Turquie, en Hongrie et en Pologne. Nous pourrons assister au démembrement de l'Autriche..., à la formation de l'unité allemande sous un gouvernement central et à la ruine de tous les projets de conquête du tsar aux dépens de l'Europe orientale et de la démocratie européenne. » D'après le *Sun*, les cours absolutistes ont laissé tomber leur masque à temps. La trahison de Georgey, en leur procurant un triomphe inespéré, les a jetés dans le délire de l'orgueil. L'empereur Nicolas a laissé voir trop clairement son désir d'en finir avec la Turquie, et de ceindre enfin sur le Bosphore même l'antique couronne des Constantins. L'Europe est désormais avertie et sur ses gardes. Cette réaction inattendue des conservateurs d'Occident contre le grand *protecteur de l'ordre européen*, peut en effet changer la face des choses. La Turquie, soutenue à propos par les deux flottes française et britannique, peut non seulement repousser l'invasion austro-russe, mais encore remettre en question l'existence de l'Autriche. Ce ne serait pas la première fois que les Ottomans, aidés par leurs confédérés maghyars et slaves, auraient assiégé Vienne.

Mais si l'on veut réellement sauver la Turquie, il faut lui prêter autre chose qu'un concours diplomatique. Car l'armée ottomane n'est pas elle seule en état de résister. L'obstination des Osmanlis à ne pas admettre sous le drapeau leurs raïas chrétiens, et à ne vouloir qu'une armée exclusivement composée de nationaux, restreint l'armée active et régulière de la Turquie à un chiffre minime. D'ailleurs la propagande russe a déjà tourné contre le sultan la majorité de ses sujets slaves. C'est à tel point que la Porte a déjà à combattre en Bosnie, et aura bientôt à repousser en Bulgarie une insurrection slave, dont la compression nécessitera peut-être l'emploi d'une moitié de l'armée ottomane, qui n'atteint pas, comme on sait, 200,000 hommes. Comment, avec de si faibles ressources, la Porte pourrait-elle repousser l'invasion austro-russe, qui, une fois prête et décidée, débouchera par tous les points sur son territoire? Toute marche des Moscovites vers les Balkans doit amener le bombardement immédiat des ports russes par les flottes occidentales ; ou sinon la Russie s'empare inévitablement de Constantinople, et devient prépondérante dans la Méditerranée. C'est à l'Europe à se demander si elle peut autoriser de la part du tsar une pareille prise de possession.

La Russie et l'Europe.

Nos principes politiques avoués hautement nous mettent à l'abri de tout soupçon de sympathies pour la Russie. Au moment où elle établit d'une manière si éclatante sa prépondérance sur l'Autriche, nous sommes disposés moins que jamais à la flatter ou à l'insulter. La Russie ne nous impose pas. Non! — En persistant à ne pas accepter franchement la nationalité polonaise et ses droits historiques, elle se prépare à elle-même des déceptions cruelles et la ruine. Si nous étions ses ennemis, nous n'aurions qu'à l'engager à persévérer dans sa politique. Nous faisons mieux que la flatter ou la haïr : nous la jugeons.

C'est donc la justice et l'impartialité envers la Russie, qui nous force à admirer l'habilité avec laquelle elle

a attiré l'Autriche sous son influence d'une manière si complète et en apparence si facile. Elle a frappé un coup décisif au moment choisi avec une sagacité merveilleuse; elle n'a eu rien à risquer. L'*heureuse* Autriche, comme il plaît aux *Débats* de l'appeler, se mit elle-même aux pieds de sa rivale acharnée, devenue sa protectrice. Les haines, les hésitations des gouvernements occidentaux ont permis à la Russie de tout tenter impunément. Les calculs les plus hardis de son ambition lui réussissent au delà de ses espérances. Quel que soit son mépris pour la civilisation occidentale, la Russie pouvait-elle prévoir tant de lâchetés et tant d'aveuglement dans ses ennemis déclarés ou secrets?

Les succès de la Russie semblent justifier ces paroles orgueilleuses, l'*Occident s'en va*, et ce jugement prophétique de l'empereur Napoléon : *Le vieux monde est à bout.* Comment ne pas apercevoir qu'il y a quelque vérité dans cette *sainte mission*, que la Russie s'arroge de régénérer les sociétés décrépites d'Occident? Slaves, nous devrions nous féliciter de cette supériorité de la Russie; mais nous nous en attristons profondément, car il y a dans ce fait des germes d'où peut sortir la décadence de l'humanité en Europe.

En présence de cette Russie, qui s'est élevée à une si prodigieuse hauteur, quelle est l'attitude de la presse française *honnête*, *modérée et intelligente? L'Union* applaudit à la suprématie d'une puissance qui se pose en ennemie irréconciliable du catholicisme. *Le Constitutionnel* proclame la sagesse et la modération de la diplomatie moscovite. En effet, la Russie a de quoi se sentir satisfaite; car n'a-t-elle pas brisé la Hongrie, abaissé l'Autriche et assuré sur l'Europe avilie son ascendant moral, qui n'est que le précurseur de sa domination matérielle? La *Revue des Deux-Mondes*, par l'organe de M. Langsdorf, n'a-t-elle pas adressé cette prière au tsar Nicolas: « Nous vous proclamons notre protecteur et notre sauveur; mais vous le serez gratuitement, sans rien prendre de nous. » *La Presse*, qui a tant de prétentions à l'infaillibilité politique, et qui, nous le confessons, les justifie souvent, *la Presse* ne saurait contenir sa joie de ce que la paix ne court plus aucun danger. L'empereur n'a-t-il pas dit gracieusement à l'Europe que ses armées victorieuses vont toutes rentrer successivement dans les limites de son empire. *La Presse*, docte et érudite jusqu'à confondre les jésuites eux-mêmes, se trompe-t-elle ou se propose-t-elle de tromper les autres par sa confiance dans la magnanimité et dans les dispositions pacifiques de la Russie?

Nous aimions autrefois voir *les Débats* apprécier convenablement la Russie, et l'intérêt permanent qu'a la France à s'intéresser vivement au sort des Polonais. Mais la révolution de février ayant troublé son bon sens admirable, ce journal s'associa quelque temps aux plus lâches et aux plus stupides calomnies contre la Pologne. *Les Débats* peu à peu recouvrent l'usage de leur intelligence, et ils en viennent à reconnaître amèrement que la Russie s'élève, s'agrandit, et saisit ce qu'elle trouve à sa convenance, et qu'autour d'elle « tout s'abaisse et se consume dans des déchirements inutiles. » Ceci n'est que trop vrai. Mais qui a travaillé avec tant de persévérance et de succès à cet abaissement et à ces déchirements inutiles? Hélas! ce sont *les Débats* eux-mêmes. La crainte de tomber dans un abîme vous a poussé dans un autre plus profond.

L'aveuglement de la presse française est-il involontaire? Il lui manque cette excuse humiliante. La presse française voit très clairement l'état de l'esprit public qu'elle a mission d'éclairer et de diriger. « Nous sommes entre le retour au despotisme et l'arrivée de la décadence; la franchise et la vérité, l'énergie et la résolution semblent exilées du monde politique. » La *Presse* adresse ces reproches sanglants aux écrivains français. « Cette révolution du 24 février, dit-elle encore, ne nous a donc appris qu'à fermer les yeux. » Mais *la Presse* elle-même ferme aussi les yeux à l'évidence la plus frappante, en disant qu'une des garanties de la paix, c'est que la Russie domine sur l'Autriche, s'approche de Constantinople et se prépare, par conséquent, à la conquête morale et matérielle de l'Europe entière. Est-ce là cette politique rationnelle, prévoyante, nouvelle et avant tout française, dont *la Presse* se vante? E.

Un mot aux journaux le TEMPS, l'UNIVERS et la RÉFORME.

Une critique impartiale eut toujours l'inconvénient de ne satisfaire entièrement ni amis, ni ennemis. Serait-ce pour cela qu'on accuse le journal *la Pologne* de faits si contradictoires? Ainsi, après avoir publié les documents relatifs au plan de fédération, conçus peu de temps avant sa chute, par le grand agitateur Kossuth, qui, dit ce journal, *s'appelait lui-même le Slave*, le *Temps* du 17 septembre ajoute qu'il espère par là convaincre d'erreur *les adversaires des Maghyars, parmi lesquels il regrette de compter l'intelligent rédacteur de la Pologne.* Nous avouons que nous ne comprenons pas comment on peut nous supposer *adversaires des Maghyars*. Le *National* se montre, sous ce rapport, plus juste à notre égard. Les journaux conservateurs eux-mêmes ne s'y trompent pas. L'*Univers* du 18 juillet de cette année, tout en reconnaissant que *la Pologne* est *spécialement rédigée dans l'intérêt des Slaves*, nous appelle un journal *dévoué à la cause hongroise*. Plus loin, prenant contre nous la défense des Slaves autrichiens, il dit: *Nous citerons encore* LA POLOGNE, *parce qu'elle ne saurait être suspecte de partialité en faveur des Croates.* Pour l'*Univers* nous sommes donc une feuille révolutionnaire: et cependant voici *la Réforme* qui nous classe, à son point de vue, parmi les organes de la réaction. Son numéro du 6 septembre renferme un article qui, sous le titre indirect *les Maghyars et les Croates*, est particulièrement dirigé contre nous; car on y lit: « Il existe

à Paris une petite feuille intitulée *la Pologne, journal slave*, qui, dans la lutte soutenue par la Hongrie, au nom des droits des peuples contre le despotisme brutal de la force, n'a vu qu'une guerre de races, une insurrection des Slaves, Serbes, Croates et Roumains de Transylvanie contre les Maghyars. Il y a longtemps que nous connaissons cette chanson... La *Gazette d'Agram* a constamment développé cette idée, et la cour de Vienne, très libérale, comme chacun sait, a prodigué les marques de distinction au rédacteur de cette feuille, M. Gaï. Il a eu part aussi aux faveurs de la Russie. » Peu s'en faut que, par l'insidieuse juxtaposition des phrases, *la petite feuille La Pologne* et la *Gazette d'Agram*, ne paraissent, aux yeux du lecteur inattentif, sortir l'une et l'autre de la même direction et aspirer aux mêmes faveurs.

« *La Pologne*, ajoute *la Réforme*, nous dit que les Slaves victorieux vont revendiquer leurs libertés. S'il en est ainsi, ils auront le sort des Maghyars et des Polonais. » Nous acceptons sans réserve cette prévision. Oui, les Slaves doivent avoir en tout le même sort que les Maghyars et les Polonais. Libres ensemble ou écrasés ensemble, voilà l'avenir commun. Car, loin que nous cherchions à propager la guerre des races, comme *la Réforme* a l'incompréhensible idée de nous en accuser, c'est précisément contre cette guerre que toute notre propagande est dirigée depuis que nous existons. Mais sur le moyen à prendre pour que tous ces peuples soient enfin libres et non pas écrasés, nous différons profondément d'avec *la Réforme*. « La diète de Hongrie, écrit ce journal, a décidé que le maghyar serait la langue officielle de ses orateurs et de ses décrets. Est-ce là de l'oppression? Pouvait-elle adopter la langue slave ou la langue roumaine, quand il est *constaté* que les populations slave et roumaine *sont en minorité*, tandis que la langue maghyare est *incontestablement* plus répandue. » *Incontestablement* est une expression ici très mal placée. Loin d'admettre ce fait prétendu incontestable, que les Slaves et les Roumains *sont en minorité* en Hongrie, nous affirmons et nous prouvons justement le contraire, sans prétendre pourtant en tirer aucune des conséquences que nous attribue si gratuitement *la Réforme*. « Il nous semble étrange, dit-elle en finissant, qu'un journal qui s'intitule *la Pologne* ignore des choses aussi élémentaires, et vienne invoquer des *droits de race*. Dans l'ordre civil, les droits de race se traduisent par l'aristocratie, dans l'ordre politique ils tendraient à détruire les nationalités et à fractionner les empires en villages. Le despotisme n'a pas d'auxiliaires plus sûrs que ceux qui opposent sans cesse l'Allemand au Français et à l'Italien, le Slave au Turc et au Hongrois, le Polonais au Tchekh, etc.... Que nous importe, à nous, l'idée de race? »

Nous sommes heureux de pouvoir assurer *la Réforme* que, sous ce rapport, nous nous trouvons avec elle dans un accord parfait, à tel point que nous pourrions accepter comme notre propre symbole ces conclusions mêmes, que *la Réforme* a cru dans son erreur pouvoir diriger contre nous. Nous prions donc *la Réforme* de vouloir bien à l'avenir prendre la peine de nous lire avant de renouveler contre nous dans ses colonnes des attaques aussi singulièrement dépourvues de preuves.

NOUVELLES.

La pacification de la Hongrie rencontre chaque jour de nouveaux obstacles. Comme Rome, comme Venise, comme tous les derniers boulevards de la liberté, Comorn a aussi dans ses murs une légion polonaise, dont la cavalerie admirable fait le service des avant-postes, et relève le courage de tous par son héroïque attitude. Il n'y a rien d'improbable dans l'assertion que ce sont les Russes eux-mêmes qui ont poussé la garnison de Comorn à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. La Russie, peu satisfaite du dédain que l'ingrate Autriche témoigne pour ses conseils, se ménagerait par là l'occasion d'une intervention nouvelle, qu'elle aurait soin de rendre plus fructueuse pour elle que la première. Si cette citadelle ne capitule pas volontairement, il faudra 90 000 hommes pour en faire le blocus régulier et la prendre par famine. Quant à l'emporter d'assaut, il n'y faut pas songer. Les bombes mêmes ne peuvent rien contre elle. En outre, les immenses et insalubres marécages qui l'entourent engendrent en automne des miasmes terribles : on prétend que le corps russe du blocus compte déjà à cette heure 12,000 malades. Que sera-ce dans six semaines? Malheureusement la discorde est parmi les assiégés, et la nouvelle qu'une partie d'entr'eux vient d'introduire traîtreusement l'ennemi dans la place, paraît se confirmer.

— Les réjouissances pour l'issue de la guerre hongroise ne tarissent pas en Russie. Ce qui prouve de quel extrême péril l'autocrate se sent tiré, c'est l'Oukase qui a ordonné de rendre partout au prince Paskievitch les mêmes honneurs qu'à Sa Majesté impériale elle-même. — L'expédition de Hongrie avait tellement absorbé les forces de l'autocrate qu'il s'était vu réduit à faire venir d'Asie pour tenir garnison dans ses principales villes d'Europe les tribus les plus nomades. On y voyait jusqu'à des Bachkires armés d'iatagants et de grands arcs au-lieu de carabines. Plein d'une pénible attente, le tsar faisait fortifier sur une vaste échelle toutes les places de la frontière du sud-ouest, depuis Cracovie jusqu'en Bessarabie. La Pologne entière avec ses annexes avait été soumise à un état de siége tellement rigoureux, que, pour se rendre d'un village à l'autre, le paysan avait besoin d'un passeport en règle.

— On demeure confondu quand on pense aux immenses ressources dont disposaient les insurgés, et à la fin subite de leur lutte. Les journaux slaves eux-mêmes évaluent le nombre des bouches à feu dont les Hongrois étaient maîtres, au chiffre incroyable de 2,500 pièces. Le nombre des honweds qui se sont rendus est si considérable, que leur seule incorporation dans les troupes impériales a suffi pour élever l'effectif de l'armée autrichienne à 600,000 hommes. Voilà les fruits de la trahison de Georgey.

— Le ministère autrichien ne s'en trouve pas moins dans une situation inextricable. La politique du cabinet n'a l'approbation de personne et, cependant aux termes de la Charte, il faut bien convoquer de nouveau les deux Chambres. Les députés polonais, italiens et hongrois, en s'y trouvant cette fois réunis en totalité, et en s'y renforçant avec un bon nombre de transfuges que leur fournira l'ancien *parti slave*, gagneront sans peine une prépondérance absolue. Il faudra donc dissoudre de nouveau cette diète, ou la décimer en détail, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un extrait ministériel. Ce n'est pas par de telles mesures qu'on relèvera l'Autriche.

CYPRIEN ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)